

admirablement. Vous conserverez vos deux filles près de vous ; n'est-ce pas très bien pensé ?

— Tu ne me tromperas pas par bonté d'âme, Martine ! répondit mon père avec fermeté. Plus tu prends de peine à m'expliquer tout cela et plus tout devient clair pour moi. Tiens ! ne te contrains pas davantage à plaider la cause de deux ingrats. Embrasse-moi, ma fille chérie, et laisse-moi agir !

J'essayai vainement de lui faire donner une réponse définitive : il avait un projet arrêté ; pendant plusieurs jours il ne fut question de rien. André ne parut pas à la maison. Mon père partit pour un petit voyage, dit-il. Je ne sus trop que penser. Le surlendemain de son départ, il était de retour, très-sombre et très-triste.

— Sais-tu, me dit-il, d'où j'arrive ?

— De visiter vos bois.

— Je viens de Bécherel. J'ai voulu parler à Rose avant de rien décider. J'avais, par malheur, trop raison lorsque je l'appelais ingrante. Elle ne connaît plus ni père, ni sœur. Elle n'écoute qu'André.

— Eh bien ! père, je pense comme vous. Aussi, pour éviter de prolonger une situation devenue très-difficile, vaut-il mieux les marier.

— Crois-tu donc, Martine, que le bonheur de Rose sera ainsi assuré ?

— Je l'espère, dis-je faiblement.

— Tu n'en es pas plus convaincue que moi. Eh bien ! que ce mariage soit son châtiment !...

Je me jetai, épouvantée, au cou de mon père.

— Oh ! m'écriai-je, rétractez cette parole. Ignorez-vous que Dieu entend les malédictions des parents ! Et voulez-vous condamner au malheur votre petite Rose, votre Rose qui n'est coupable que d'étourderie !...

Très-ému, mon père m'embrassa longuement.

— Eh bien ! non, dit-il, je ne la maudirai pas, quoiqu'elle me cause un grand chagrin. Mais je n'ai point autant de cou-